





CROISIÈRE AVEC UNE FEMME  
SILENCIEUSE



DANIEL PAROKIA

—

CROISIÈRE AVEC UNE FEMME  
SILENCIEUSE

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2025  
ISBN : 978-2-283-04042-3

« Comme un bœuf bavant au labour  
le navire s'enfonce dans l'eau pénible,  
la vague palpe durement la proue de fer,  
éprouve sa force, s'accroche, puis  
déchirée,  
s'écarte ;  
à l'arrière la blessure blanche et bruissante,  
déchiquetée par les hélices,  
s'étire multipliée,  
et se referme au loin dans le désert houleux  
où l'horizon allonge  
ses fines, fines lèvres de sphinx. »

Jules SUPERVIELLE,  
*Débarcadères* (1922)





# 1

Paul Chiesa avait longuement hésité à faire un voyage en Finlande. Pour lui, passer des vacances ailleurs qu'en Italie ou au sud de la France équivalait à ne pas en prendre. Il se rappelait encore le froid intense qu'il avait dû affronter à vingt ans, à Hambourg et à Kiel en Allemagne du Nord puis, plus tard, aux Pays-Bas, dans un camping d'Amstelveen qui sentait déjà l'hiver alors qu'on ne se trouvait encore qu'en plein mois d'août. Le ciel, comme souvent dans ces contrées, était bas et lourd, et la Baltique encore plus froide que la mer du Nord. Il s'était promis de ne jamais revenir en ces lieux et avait tenu parole près d'un quart de siècle.

Mais vu son propre vieillissement, qui le faisait maintenant éviter les chaleurs extrêmes,

et ce qu'on appelait désormais le « dérèglement du climat », dont les caprices provoquaient des canicules rapprochées, il s'était dit qu'un peu de fraîcheur en juin-juillet ne lui ferait pas de mal.

Célibataire par négligence, parvenu au mitan d'une vie assez erratique, il constatait avec humour qu'il était peu à peu entré dans cette forêt « impénétrable et drue » dont parle *L'Enfer* de Dante, au point qu'il éprouvait parfois, lui aussi, le sentiment de s'être égaré. Il avait connu différents milieux, pratiqué différents métiers, vécu avec différentes femmes, et se trouvait maintenant, à quarante-cinq ans révolus, exercer une activité d'enseignant-chercheur dont il ne savait plus très bien ni comment ni pourquoi il l'avait choisie. En tout cas, cela ressemblait fort à une impasse dont il ne voyait pas, à vrai dire, comment sortir : c'était encore à l'université qu'il se sentait le moins mal, et il ne savait rien faire de mieux que transmettre ce qu'il avait appris. Mais son existence était grise et la possibilité qu'elle s'égayât d'elle-même semblait a priori fort improbable. Il aurait ressassé le *Traité du*

*désespoir* s'il ne s'était répété à longueur de temps le judicieux conseil de Kleist : « Si vous voulez vous épargner des larmes, n'attendez pas grand-chose de cette terre. Elle ne peut rien donner qui soit capable de rendre *vraiment* heureux un cœur pur. »

Le fait qu'à plus de quarante ans, il fût encore un « cœur pur » se discutait. Mais pas sa volonté de sortir de son marasme et de trouver, fût-ce passagèrement, un semblant de bonheur. Peut-être un voyage dans le Nord aurait-il le mérite de le distraire et de lui changer les idées. C'est ce qu'il s'était dit.

Bien qu'il fût plutôt un homme du Sud, Paul avait toujours apprécié, sinon le Nord, du moins les Nordiques – dans son souvenir des personnes simples et chaleureuses, avec un esprit clair et l'insigne faculté de rendre toutes choses parfaitement transparentes. Il s'était donc renseigné sur les possibilités d'un voyage dans le Nord, s'était rappelé qu'un de ses amis – le philosophe Jaakko Hintikka – l'avait jadis invité à venir le voir, et s'était finalement décidé à sauter le pas, même si, entre-temps, Hintikka était mort. Il ne voulait pas,

pourtant, débarquer en Finlande à la manière d'un touriste ordinaire, au terme d'un vol banal Paris-Helsinki. Il souhaitait se pénétrer petit à petit de l'ambiance du Nord, comprendre d'abord ce que ces pays – Suède, Norvège, Finlande – pouvaient avoir de commun, avant d'entrer plus précisément dans l'un d'eux – en l'occurrence la Finlande.

Paul s'était dit également qu'y arriver par bateau, plutôt que par avion, serait peut-être une bonne idée. Aussi s'était-il renseigné sur les croisières qu'on pouvait effectuer dans l'Europe du Nord. MSC, Costa et quelques autres groupes locaux (à capitaux norvégiens, américains et même français) se partageaient le marché.

Le groupe Costa Croisières, positionné de longue date sur le créneau, était bien placé dans la gamme des prix et annonçait, pour environ un millier d'euros, des croisières au départ de Stockholm incluant la Suède, la Finlande, la Russie et l'Estonie. Concernant la Finlande, il vantait la découverte d'Helsinki ainsi que d'une terre « riche en légendes », semée d'innombrables lacs et presque entièrement couverte

de bois, avec, d'un bout à l'autre, la présence insistante de la mer. Enclavée entre la Russie, la Norvège et la Suède, la Finlande présentait en effet des côtes escarpées, surplombant les eaux grises de la Baltique. Le retour à un environnement préservé, les retrouvailles avec une faune oubliée allant des ours aux cygnes sauvages en passant par les lynx et même les loups constituaient, selon le voyageur, les principales attractions de ce pays. Cela valait bien qu'on augmentât légèrement, comme on disait depuis quelque temps, son « empreinte carbone ».

En allant du sud au nord, on quittait en fait la culture pour la nature, ou plutôt, une civilisation pour une autre. On en revenait avec des images d'horizons glacés et d'aurores boréales, le style épuré des grandes villes austères protestantes et l'atmosphère hors du temps de la Laponie des Samis. Il ne restait plus qu'à rejoindre Helsinki pour se perdre au cœur de cette capitale ou rêver à la terrasse du très météorique *Mbar*, face aux multiples îlots de la côte reliés par des ponts. On pouvait alors déguster de la Nouvelle Cuisine gastronomique et, peu après, faire du

shopping dans des magasins traditionnels. Au-delà, il restait encore de nombreuses activités et excursions possibles : par exemple, pratiquer le rafting sur le fleuve Kymijoki, visiter l'aquarium, faire le tour d'Helsinki à bicyclette, ou encore, aller voir la tour de Kotka et flâner dans le centre maritime de Vellamo.

Telles étaient les réjouissances annoncées et, bien que Paul sût qu'à l'évidence toute sortie de ce genre allait considérablement alourdir ses frais de voyage – il est notoire que, dans les croisières, les excursions sont de véritables extorsions de fonds –, il avait vite cédé à l'envie de se dépayser et de goûter, fût-ce pour quelques jours et sur un bateau ressemblant davantage à un immeuble flottant qu'à un paquebot digne de ce nom, à la vie rêvée des milliardaires.

Là-dessus, la Covid-19 était arrivée, le confinement s'était imposé et les croisières embarquant plusieurs milliers de passagers sur des navires fourre-tout propres à répandre l'épidémie s'étaient totalement interrompues. Paul s'était alors tourné vers des embarcations de taille plus humaines et des compagnies qui, le contexte aidant, s'étaient mises à faire des

offres attractives. Le confinement terminé, il avait finalement jeté son dévolu sur la compagnie Dundee, dont les bateaux ne contenaient généralement que quelques centaines de voyageurs, mais qui, compte tenu de la crise sanitaire, avait été contrainte de casser ses prix.

## 2

Paul avait donc embarqué, peu avant la mi-juin 2020, sur le *Floréal*, un yacht de luxe qu'il avait choisi plutôt plus petit que la moyenne – ce qui avait fait évidemment grimper le prix du voyage mais, de ce fait, allait lui garantir une paix royale pendant la traversée.

Il avait renoncé sans regret aux gros navires de trois mille personnes et plus, ainsi qu'aux croisières pour familles nombreuses, avec enfants piaillant sur les toboggans. Selon lui, il n'y avait pas plus inesthétiques que les jeux de plage.

« Puis, rien de plus déprimant, avait-il ajouté, que ces piscines de pont supérieur, envahies de vieux mous et de dures à cuire. »

Le *Floréal*, au contraire, était tout à fait adapté à ses projets : cent quarante membres



d'équipage pour cent trente-deux cabines et suites, un spa et seulement deux restaurants. Côté fréquentation, un peu moins d'une centaine de vacanciers à bord – il était loin d'avoir fait le plein, vu les risques encore liés à l'épidémie. On y était donc, pour ainsi dire, presque en famille. La taille du navire était modeste – un peu plus de cent quarante-deux mètres de long pour une largeur d'à peine dix-huit mètres – et il battait, qui plus est, pavillon français. Paul restait, par conséquent, en pays connu.

Dès les premières heures du voyage, il avait exploré son nouveau domaine avec délectation. Sur les énormes navires de croisière, le nombre des ponts, comme on sait, est considérable – il y en a parfois une bonne quinzaine. Mais sur celui-ci, cinq ponts seulement étaient accessibles : sur le dépliant auquel il avait eu accès, on ne parlait pas du pont un, mais il constatait maintenant *de visu* qu'il était réservé à l'équipage. Le pont deux était celui de la Marina et du restaurant gastronomique ; le trois était celui de la réception, du grand salon, de la boutique et du bureau des excursions. Il contenait aussi

une bonne trentaine de cabines et l'infirmierie. Au pont numéro quatre on trouvait le théâtre ainsi que de nouvelles chambres. Le cinq comprenait le hammam, la salle de sport, l'espace photo et d'autres cabines encore. Enfin, le six était celui de la piscine, du grill, des salons et terrasses panoramiques, et aussi, naturellement, des suites. Entre autres, la suite « grand luxe » – la plus chère de toutes – et celle de l'armateur. Il avait noté qu'il y avait une bibliothèque.

« Peut-être pourrais-je glisser un nouvel ouvrage au milieu des autres, s'était-il dit pour s'amuser, par exemple un livre d'Hintikka. Cela rehausserait le niveau moyen de cette bibliothèque. »

Le tout allait voguer à la vitesse tranquille de quatorze nœuds en direction du nord-est.

Bien sûr, le *Floréal* n'allait pas directement en Finlande. Au surplus, il ne s'y arrêterait que quelques jours. Mais, justement, cela convenait à Paul, qui n'aimait l'étranger qu'à doses homéopathiques. Partant de Copenhague, capitale du Danemark, le navire ralliait d'abord Tallinn en Estonie, de là gagnait Saint-Petersbourg puis

revenait par Helsinki pour aboutir à Stockholm. Évidemment, il laissait de côté la Norvège. Mais, mis à part ce défaut, ce voyage était tout à fait conforme à ses souhaits. Il allait, avant tout, le réconcilier avec le froid.

Le site internet de la compagnie Dundee vantait quatre jours exceptionnels dans l'ancienne capitale des tsars ainsi que la découverte de Tallinn, important port de la Ligue hanséatique au XIII<sup>e</sup> siècle, une ville inscrite au patrimoine de l'Unesco, et qui, autrefois opulente, possédait encore aujourd'hui des remparts remarquablement bien conservés, des bâtiments publics et des maisons de marchands.

La visite de Saint-Pétersbourg, de ses joyaux architecturaux de style baroque, de ses églises aux coupoles si élaborées qu'elles semblent appartenir à un autre monde, de ses nombreux palais, jardins et canaux et de ses fameuses « perspectives » qui quadrillent la ville était l'acmé du voyage. Venait ensuite le port d'escale d'Helsinki, verdoyante capitale de la Finlande située sur une péninsule entourée de plus de trois cents îles qui devait charmer les croisiéristes par son architecture Art nouveau.

De là, on parvenait finalement à Stockholm, terme du voyage et port de débarquement. Une arrivée en Suède tout en douceur où Paul allait retrouver la blondeur du monde et la fin du solstice d'été. Cela, sous le regard paternel des jurés Nobel, académie explosive et qui venait juste de se recomposer. Bref, cette douzaine de jours au coût modéré lui semblait s'annoncer sous les meilleurs auspices. Il avait jeté un œil rapide sur les conseils aux passagers. On annonçait que, pour la Russie, seuls les clients participant aux visites organisées pourraient recevoir un visa de groupe et on avertissait que l'utilisation de drones à bord du *Floréal* était prohibée. Ailleurs, il fallait obtenir des dérogations de la part d'autorités compétentes, faute de quoi on s'exposait à des poursuites.

Il n'avait pas de drone, ça tombait bien. En revanche, il demanda lui-même un visa pour la Russie car, connaissant déjà Saint-Petersbourg, il ne tenait pas à suivre la foule des passagers n'importe où. Plutôt revoir l'université où avait enseigné Mendeleïev et où lui-même avait prononcé, jadis, une conférence sur le thème « Y a-t-il des nanomondes ? » qui avait intéressé

les Russes mais jeté un froid parmi des philosophes français déjà frileux. Il ne raterait pas un tel plaisir. Il avait d'ailleurs téléphoné à l'une de ses collègues pour annoncer son arrivée. Il s'attendait, par conséquent, à un voyage sans surprise, non à la rencontre qui allait bouleverser sa vie.

### 3

La première fois qu'il l'avait remarquée, elle était accoudée au bastingage et fixait l'horizon. Il la voyait de dos mais on aurait dit qu'elle n'était pas de ce monde. Elle se tenait dans le contre-jour comme si c'était pour l'éternité, dressée sur la pointe des pieds, le corps cambré, une de ses jambes légèrement reculée par rapport à l'autre. Une courte robe blanche à minces rayures bleu marine l'habillait jusqu'à mi-cuisses, tout en laissant une partie de son dos et la totalité de ses épaules nues. Un chapeau de paille orné d'un ruban coiffait ses cheveux châtain, ramenés en arrière en une tresse à moitié défaite qui descendait jusqu'à la ceinture. Il avait longuement admiré la finesse de sa nuque, l'aisance de sa pose et cette décontraction naturelle qui étaient siennes.

Ses pieds, chaussés de sandales ajourées, touchaient à peine le pont dont les lattes de bois clair, régulièrement ajointées, étaient d'une parfaite propreté. À sa droite une bouée de sauvetage d'un rouge vermillon était assujettie à la rambarde du navire. La lumière du soleil couchant enveloppait la scène de tons chauds et en même temps vaporeux qui lui avaient rappelé – en toute innocence –, au moment où elle avait tourné la tête dans sa direction, l'ambiance des photographies de David Hamilton. Il aurait souhaité rester éternellement derrière elle, s'insérer à jamais dans ce moment suspendu. Il ne voulait pas qu'elle lui échappât et allât se perdre parmi la centaine de passagers. Mais il avait été contraint de passer son chemin. Il s'était avancé en direction d'un transatlantique situé non loin de là, dans lequel il s'était laissé glisser. Quel âge pouvait-elle avoir ? Pour être aussi gracieuse et légère, pas plus de vingt à vingt-deux ans sans doute. L'apparition l'avait fasciné et même plongé dans une sorte de stupeur merveilleuse. Ce n'était pas sa beauté qui l'avait frappé – il n'avait aperçu que fugitivement son visage – mais ce qui semblait